

daient d'ailleurs une grande réserve. Déjà ils n'en étaient plus à se traiter en simples connaissances, ni sur le pied d'autrefois ; les choses avaient été poussées si loin, qu'une rencontre était un événement, et qu'aucune parole ne pouvait être indifférente ; aussi ne s'abordèrent-ils pas sans inquiétude ni hésitation.

— Clémence, dit le jeune homme, je vous retrouve enfin.

— Point d'imprudences, Gaston, dit la comtesse, à la fois émue et effrayée. Vous me perdriez.

Elle jetait les yeux dans tous les sens comme si elle eût craint d'être prise en faute. C'était l'aveu de sa faiblesse ; Gaston n'en abusa pas.

— Si vous saviez combien j'ai souffert ! poursuivit-il.

— Hélas ! qui ne souffre pas ? répondit-elle.

— Et ma sœur ! et ma mère ! sont-elles assez privées de ne plus vous voir ? Notre maison est vide depuis que vous n'y venez plus. Moi, je ne vis pas ! Il me manque comme la moitié de moi-même !

La comtesse éprouvait, à l'écouter, des trassaillements secrets. Cette plainte si douce était comme un écho de ses propres sentiments, et elle n'essaya même pas d'y résister ni de s'en défendre. Ainsi engagée, l'entrevue se prolongea bien au-delà de ce qu'eût exigé la prudence. Ils avaient tant à se dire et trouvaient si doux d'être près l'un de l'autre, après avoir été si longtemps séparés ! Ils parlèrent de leurs souvenirs, de leurs regrets, de tout ce qui avait fait la joie de leur vie passée. Quant à leurs projets et à leurs espérances, à peine osaient-ils y songer. A leur âge, fait-on de tels calculs ? Ils jouissaient de l'heure présente, comme si jamais elle n'eût dû finir ; ils en jouissaient sans remords, si ce n'est sans trouble. Ce n'était ni une aventure romanesque, ni une intrigue, c'était ce besoin d'aimer qu'on ressent plus qu'on ne le définit, et remplit le cœur sans l'alarmer. Dominés par ce charme, ils n'avaient ni la puissance, ni le désir de s'y dérober : ils vivaient dans un monde à eux, isolés au milieu de la foule, sans compter les minutes, ni se défier des regards. Clémence se ravisa la première, et eut un retour vers le monde réel.

— Adieu, dit-elle, en tendant au jeune homme sa main dont il s'empara vivement.

— Déjà ? dit-il.

— Dieu veuille que ce ne soit pas trop tard ! Adieu, Gaston.

— Adieu donc, Clémence ; et quand vous re viendrez-vous ?

— Hélas ! qui le sait ?

— Juste ciel ! et moi qui n'y avais pas songé ! Rester si longtemps sans se revoir ! De grâce, Clémence, épargnez-moi ce nouveau supplice. Je sens que je n'y résisterai pas.

L'accent du jeune homme était si triste, et sa physionomie exprimait une douleur si vraie, que la comtesse en fut touchée.

— Que faire ? dit-elle.

— Dimanche prochain, à la même place, reprend le jeune homme. A la même heure.

— Que me demandez-vous-là, Gaston ? répondit-elle avec une sorte d'effroi.

— Un peu de pitié.

Elle réfléchit un instant, en proie à un combat intérieur, puis se sentit vaincue :

— A dimanche, dit-elle.

Sur ces mots elle partit ; il lui eût été impossible d'en supporter davantage. Son pied tremblait en se posant sur le pavé ; elle éprouvait des défaillances, un nuage voilait ses yeux ; ce fut à grand-peine qu'elle put regagner l'hôtel. Quant à Gaston, il était radieux et restait comme enchaîné sur place ; son imagination devançait le temps et franchissait l'intervalle qui le séparait du jour assigné. Il rentra le bonheur sur le front et le sourire sur les lèvres.

## XIX.

Le dimanche suivant, il devança le jour sur le parvis de l'église, et se plaça de manière à ce qu'aucune des personnes qui y entraient ne pût échapper à sa surveillance. Chaque fois qu'il voyait se dégager de la brume une forme humaine, il se portait de ce côté, et ne s'arrêtait que lorsqu'il s'était assuré que ce n'était point encore Clémence. Il fit ainsi un dénombrement des fidèles jusqu'à ce que l'office eût commencé, des plus ponctuels d'abord, puis de ceux qui étaient en retard. La comtesse ne parut pas. Mêmes soins à la sortie, même attention, même vigilance. Décidément elle manquait. Peut-être avait-elle été empêchée et serait-il plus heureux aux offices suivants. Il ne bougea donc pas et recommença cette besogne sur de nouveaux frais. Les échecs ne pouvaient l'abattre. Ce ne fut qu'à l'issue des cérémonies religieuses et quand tout espoir fut perdu qu'il abandonna la place, en proie au découragement.

Il n'accusait point Clémence ; il était con-

vaincu qu'elle aurait tenu sa parole si cela avait été en son pouvoir. Mais à qui s'en prendre ? Que croire ? Que supposer ? Était-elle malade ? Avait-elle rencontré quelque obstacle imprévu ? Lequel dans ce cas ? Toutes ces conjectures se succédaient dans l'esprit de Gaston et y jetaient un trouble mêlé d'amertume. Parfois aussi il allait jusqu'à redouter des scrupules de conscience et un changement de détermination ; sa douleur était alors au comble ; frappé par le sort, il s'y résignait ; de sa main à elle il ne l'eût pas fait avec le même courage. Cependant il n'en persista pas moins à reparaitre, chaque dimanche, au lieu du rendez-vous, malgré les mécomptes qui l'y attendaient. Clémence ne devait plus, ne pouvait plus s'y trouver. L'une des suppositions de Gaston était juste, et c'était la moins pénible pour lui ; il y avait un empêchement invincible et qui ne dépendait pas de la comtesse ; voici lequel :

Leur première entrevue avait eu un témoin ; c'était un des hommes de confiance du comte, le concierge de l'hôtel, le père Vincent, que nous connaissons déjà. Astreint par ses fonctions à une servitude incessante, il vaquait des premiers à ses devoirs religieux, et avait aperçu la comtesse et Gaston causant ensemble sur le parvis. Son premier soin fut d'en prévenir Sigismond qui prit sur le champ des mesures décisives. Point d'éclat, point de bruit, rien qui pût mettre la comtesse en garde et lui faire comprendre qu'elle avait été livrée. Tout devait se passer le plus doucement du monde, comme on va le voir.

Le lendemain, Sigismond se rendait seul et à pied dans un de ces couvents, comme on en trouve quelques-uns à Paris, qui ont un caractère moitié régulier, moitié séculier, et joignent aux pratiques de la vie dévote l'exercice de quelque spéculation : ici l'éducation des jeunes filles, là l'industrie des pensionnaires en chambre, parfois le cumul des deux. C'était le cas pour l'établissement où se rendait le comte. On y trouvait de tout, et du profane principalement ; quant aux formes claustrales, à peine en gardait-on les apparences. La maison avait d'ailleurs un très bel aspect ; les constructions étaient vastes et d'un bon style, les jardins spacieux et bien ombragés ; l'ensemble réunissait les conditions et les signes de la vie opulente. Si pour quelques unes des religieuses qui y vivaient cette résidence était une prison, on avait eu soin de leur en dorner les barreaux.

Lorsque Sigismond fut arrivé aux portes de l'établissement, il éprouva un peu d'hésitation et une sorte de faiblesse. On eût dit qu'au moment de l'exécution il reculait de lui-même devant les suites de son projet. Trois fois, il allongea la main pour saisir le marteau, trois fois il le laissa retomber sans oser le soulever. Enfin, à la quatrième fois, le coup fatal retentit.

— Aux grands maux les grands remèdes, se dit-il.

Et il entra dans le couvent. Familier de la maison, il savait comment s'y prendre pour y être introduit selon toutes les règles. Il ne venait pas d'ailleurs troubler une religieuse dans le cours de ses fonctions ; sa visite s'adressait à une pensionnaire qui jouissait des libertés et n'en usait que pour se placer de plus en plus haut dans l'estime de la communauté. Point de craintes sur sa vertu. Son âge et sa figure auraient suffi à la défendre, quand même des principes rigoureux ne l'eussent pas fait. Elle passait pour imprenable, comme certaines forteresses dont l'histoire militaire a consacré le nom. Aussi n'hésitait-on jamais à introduire auprès d'elle, quel que fût leur sexe, les personnes qui la demandait. Cette fois d'ailleurs, le titre et le nom couvraient amplement le visiteur. Sigismond désirait parler à sa sœur Pulchérie.

Pourquoi une sœur du comte habitait-elle ce couvent et restait-elle presque étrangère à la famille ? c'est ce qu'il convient d'expliquer. Par une de ces déchéances si fréquentes dans les grandes maisons, la branche cadette des Mont-réal avait été longtemps réduite à un état voisin de la misère. Sans les secours que les aînés leur dispensaient avec une générosité qui ne s'était jamais démentie, ils auraient succombé sous le poids du besoin ou terni leur nom d'une manière irrémédiable. Les derniers rejetons de cette branche, Sigismond et Pulchérie, avaient donc été élevés simplement, presque pauvrement, et quand vint le moment de leur donner de l'éducation, ce fut leur oncle, l'ancien seigneur de Beaupré, qui se chargea de la dépense et veilla à ce que rien ne manquât de ce côté. Sigismond fut donc placé dans une des meilleures institutions de Paris ; Pulchérie entra dans le pensionnat où nous la retrouvons, et qu'elle n'avait pas abandonné depuis lors, un peu par nécessité, un peu par goût, beaucoup par habitude.

Tout enfant, la jeune fille montra ce qu'elle était et ce qu'elle devait être toujours. A peine



entrée au pensionnat, l'aigreur de son caractère devint proverbiale ; point de liaison parmi ses compagnes, point d'abandon, point d'enjouement, rien de ce qui est la parure et l'attribut de cet âge. Lui parlait-on ? elle ne répondait qu'avec humeur. L'engageait-on à se mêler aux distractions communes ? sa lèvre exprimait un superbe dédain. On ne pouvait rien dire ni faire qu'elle n'y trouvât un sujet de blâme. Elle était née pour la censure et la domination comme d'autres le sont pour le plaisir et la gaieté. Volontiers, si on l'eût laissée libre, elle eût joué de la férule. Aussi faisait-on le vide autour d'elle et l'abandonnait-on à ses tristes instincts.

Durant les dix années qu'elle passa dans les classes, elle eut le talent de ne pas se faire une amie, de se rendre de plus en plus désagréable à ce qui l'entourait. En revanche, elle était de première force dans ses compositions, excellait dans l'histoire et la géographie, et remportait tous les premiers prix d'analyse au concours annuel. Ce fut ainsi qu'elle acheva son éducation, chargée de couronnes, mais détestée à l'envi.

Que faire d'un si brillant sujet, lorsqu'il s'agit de son établissement ? Elle avait tous les dons, excepté celui de plaire. Sans beauté, sans grâce, sans argent, Pulchérie n'était pas d'un débouché facile, et les agréments de son caractère ne devaient guère y aider. D'elle-même, elle le comprit et se résigna ; elle demanda à demeurer, à titre de membre libre, dans la maison où elle avait été élevée. Cette position lui permettait d'appliquer aux nouvelles générations de pensionnaires les restes de cette humeur dont elle avait été si prodigue envers la sienne. L'âge et le célibat ne pouvaient qu'empirer cette disposition naturelle, et la porter à un degré inouï ; si bien que Pulchérie, parvenue à ses quarante ans, n'avait plus rien conservé de la créature sociable, et ne voyait en ce bas monde que des victimes à faire et des proies à dévorer.

Voilà à quelle porte Sigismond vint frapper. Depuis longtemps et à la suite de coups de griffe nombreux, il avait pour ainsi dire rompu avec sa sœur. Pour qu'il s'y exposât de nouveau il fallait une urgence bien grande et de bien graves motifs.

## XX.

Mlle Pulchérie occupait, dans le couvent, un petit appartement situé dans une arrière-cour, où elle n'avait ni voisins, ni vis-à-vis, rien, en un mot, qui pût lui porter ombrage. Trois pièces le composaient et brillaient, sinon par le luxe, du moins par l'ordre le plus parfait ; chaque chose y était à sa place ; peu de meubles, mais nets, si bien époussetés qu'on aurait dit qu'ils sortaient de chez le marchand. Quand Sigismond entra, sa sœur était dans un petit salon, tendu de toile perse ; elle agitait l'aiguille en femme qui connaît le prix du temps et la vertu de ce préservatif contre les embûches du démon. En attendant l'occasion d'exercer sa langue, elle exerçait ses doigts ; c'était plus inoffensif.

La vue de Sigismond parut lui causer plus de surprise que de satisfaction. Depuis longtemps il s'était abstenu de venir, et, habituée comme elle l'était à tout prendre par le vilain côté, elle se demanda quel intérêt si fort le poussait à une démarche qui devait lui être peu agréable. Sur quoi elle se promit de garder la défensive et de lui faire payer avec usure les négligences dont il s'était rendu coupable à son égard. L'affaire s'engageait donc dans de mauvaises conditions, et aux premiers propos échangés, le comte put bien le voir :

— Ah c'est vous, mon frère ! lui dit-elle, en appuyant de la manière la plus significative sur ce mot.

— Oui, Pulchérie, c'est moi, répondit-il en prenant une chaise et s'asseyant à ses côtés.

— Qui l'eût imaginé mon frère ! Vous ici !

Il y avait dans l'accent et surtout dans la façon de prononcer ces mots *mon frère* quelque chose de si acariâtre, de si blessant, que Sigismond eût quitté dès lors la partie si une nécessité impérieuse ne l'eût obligé à aller jusqu'au bout. D'ailleurs, il s'y attendait ; ses provisions de patience étaient faites.

— C'est que j'ai à causer sérieusement avec vous, Pulchérie, très sérieusement, dit-il sans se laisser désarçonner.

— Vraiment, mon frère ! Vous m'étonnez ! moi, qui ne croyais plus compter ! moi, qui suis retranchée de la famille ! Allons donc ! Est-ce croyable ? Auriez-vous besoin de moi, par hasard ?

Elle le regardait en même temps avec des yeux de faucon.

— Comme vous le dites, Pulchérie ; j'ai besoin de vous. Consentez-vous à m'écouter ?

Un sourire effleura les lèvres de la vieille fille ; c'était l'expression d'un triomphe, tempéré par le calcul. On recourait à ses services, elle donnait à entendre qu'ils ne seraient pas gratuits.

— Si j'y consents, mon frère, dit elle ; si j'y consents ! En pourriez-vous douter ?

— Eh bien ! un peu d'attention alors.

— Parlez, mon frère, parlez !

Il commença et expliqua tout au long ce qu'il attendait d'elle. Pour la première fois, il mit à nu les infirmités et les plaies de son cœur ; cet aveu lui coûtait ; mais comment s'y soustraire ? Il raconta ce qui avait eu lieu depuis son mariage, les incidents qui l'avaient accompagné et suivi, et jusqu'à cette aventure romanesque dont les conséquences avaient été si fâcheuses pour lui. Il ne cacha rien, il se confessa sur tous les points, avoua ses soupçons, ses craintes, ses motifs de défiance, il dit qu'il doutait de Clémence, et cela dès le premier jour, que depuis lors ce doute avait pris des racines profondes et s'était accru de bien des découvertes que le hasard lui avait livrées ; ces découvertes, il les énuméra et avec toutes leurs circonstances ; il parla de la connivence dont il avait été témoin sous les murs même du château ; enfin, de cette rencontre toute récente, qui semblait fournir la preuve irrécusable d'un concert criminel et dont un vieux serviteur de l'hôtel venait de lui donner connaissance. En présence de tant de faits, de tant de témoignages, son honneur, un honneur de famille, lui commandait d'agir, et c'était pour cela qu'il venait vers sa sœur.

Pendant le cours de cette confidence, la physionomie de Mlle Pulchérie eût offert un sujet d'étude aux personnes qui se piquent d'y lire l'expression des sentiments secrets. Ce qui y dominait, c'était le bonheur d'entendre le récit des mésaventures d'autrui, bonheur d'autant plus grand, que la victime lui tenait par des liens plus étroits. Ses yeux pétillaient, ses narines se dilataient ; elle prenait goût aux moindres détails et les savourait avec une volupté évidente. Parfois elle appuyait, et par un mot placé à dessein, amenait la répétition d'un fait, d'une circonstance qui l'avaient plus particulièrement charmée. Elle n'eût pas donné sa séance pour un bien grand prix. De loin en loin, et comme pour s'assurer d'un faux-fuyant, elle disait :

— Qu'y puis-je, mon frère ?

Ou bien, pour éloigner d'elle jusqu'à l'ombre d'une responsabilité :

— Vous l'avez voulu, mon frère ?

— Ces formules étaient peu encourageantes pour Sigismond, et pourtant il persista. Il essaya, sans broncher, ce feu roulant de sarcasmes, cette ironie amère, ces paroles de consolation, mêlées de fiel ; Puis, quand il eut achevé ses révélations, il ajouta :

— Voilà mon histoire, Pulchérie ; vous voyez, maintenant, pourquoi j'ai besoin de vous.

— De moi, mon frère ?

— De vous.

— Et comment donc cela, mon frère ?

— Vous allez voir.

— Volontiers, mon frère ? Vous piquez ma curiosité.

Son attitude restait hostile au plus haut degré. Elle se posa carrément sur son siège, comme pour mieux préparer son refus et le rendre le plus dur possible. Tirer Sigismond du guépier où il était tombé, l'assister dans ses mésaventures conjugales, allons donc ! Pourquoi s'était-il marié ? Il subissait les chances de l'état, et le spectacle n'en était pas sans charme pour les personnes qui n'avaient pas voulu s'engager dans de semblables liens. Ainsi pensait elle, très mal disposée, comme on le voit, et n'hésitant pas sur le parti qu'elle avait à prendre.

Ce fut sous d'aussi défavorables auspices que le comte fit ses premières ouvertures et expliqua son projet. Désormais, disait-il, plus de confiance possible vis-à-vis d'une femme, deux fois surprise dans ses trahisons. Contre elle, il n'y avait qu'une garantie sérieuse, c'était une surveillance de toutes les heures et de tous les instants. A ce prix seulement il obtiendrait quelque repos. Il fallait que du matin au soir et dans tous les actes de sa vie, la comtesse eût un témoin et un gardien ; qu'elle ne pût faire un pas sans l'avoir à ses côtés ; que hors de l'hôtel, à pied, ou en voiture, elle sentit près d'elle une main pour la contenir et un regard pour l'épier ; qu'ainsi conduite, elle s'amenderait, ne fût-ce que par impuissance de mal faire, tandis qu'abandonnée à elle-même, elle irait, de degré en degré, à l'oubli complet et irréparable de ses devoirs.

Quand il eut ainsi défini la besogne, le comte en vint à parler de l'instrument. Il n'y avait pas hésiter sur le choix : Pulchérie seule réunissait toutes les conditions requises, et c'était à raison de ce motif, que Sigismond s'adressait



à elle. Comme proche parente, elle avait naturellement sa place dans la maison; elle savait, en outre, comment on impose et de quelle façon on se fait obéir. Toute latitude lui serait laissée pour cela. Une fois installée à l'hôtel Montréal, elle y exercerait une autorité sans limites; les gens auraient à prendre ses ordres et à y déférer; responsable comme elle le serait, il fallait qu'elle fût à peu près souveraine. Le comte lui-même abdiquerait entre ses mains. Il n'y mettait qu'une condition: c'était que sa sœur userait de ses pouvoirs de telle sorte, que sa tranquillité, à lui, fût complètement assurée, et qu'il n'eût plus rien à redouter désormais, ni des imprudences ni des faiblesses de Clémence.

A mesure que Sigismond avançait dans son discours, on voyait Mlle Pulchérie passer par des impressions bien diverses. Au début elle avait un parti-pris, et les coups de poing tout faits, pour ainsi dire. L'idée de servir de chaperon à sa belle sœur lui souriait médiocrement; encore moins se sentait-elle du goût pour un changement de domicile. Depuis trente ans bientôt elle habitait ce couvent, auquel la rattachaient bien des souvenirs; elle y avait son monde, sa police, sa famille. Le peu qu'elle était susceptible d'éprouver, elle l'avait éprouvé dans cette enceinte: elle en aimait le calme, le recueillement, les habitudes régulières. Il n'était pas jusqu'à son modeste appartement auquel elle ne tint; elle l'avait arrangé et orné de ses mains; c'était son orgueil et sa joie. Si elle avait pu s'attacher à quelque chose, c'eût été à cela. D'où il suit qu'elle n'était guère d'humeur à souscrire au marché que son frère lui proposait et que volontiers elle lui eût fermé la bouche dès le premier mot. A défaut et par avance, son visage parlait pour elle.

Cependant un retour eut lieu dans sa manière d'envisager les choses, lorsque Sigismond aborda le point délicat et parla de se dessaisir, en faveur de Mlle Pulchérie, du gouvernement de l'hôtel. Commander chez les Montréal, avoir la haute-main sur les gens, était une perspective qui s'offrait pour la première fois à l'ambition de la vieille fille, et qui flattait singulièrement ses goûts invétérés. De là, un peu d'hésitation dans son esprit et une certaine modification dans son maintien; elle se radoucit d'une manière évidente. Ce n'eût pas été néanmoins assez pour la ramener complètement, si, à ce premier appât, il ne s'en fût joint un autre d'une saveur bien plus relevée. On lui livrait Clé-

mence; on lui donnait une jeune femme à dévorer; voilà ce qui trancha ses scrupules et termina ses irrésolutions. Depuis longtemps elle nourrissait, vis-à-vis de l'héritière des Montréal, une de ces jalousies qui vont, au besoin, jusqu'à la férocité. Clémence était riche; elle appartenait au monde; elle avait pour elle l'éclat du nom et du rang, elle était belle par dessus le marché; que de griefs réunis! et comment les pardonner? Pulchérie n'en pardonnait aucun. C'était à peine si elle connaissait la comtesse, mais dans sa solitude elle s'était exercée à la détester et y avait parfaitement réussi.

Ainsi disposée, qu'on juge de l'effet que produisit sur elle l'offre de Sigismond. Elle aurait donc une proie et pourrait en disposer à son gré, à ses heures, sans que personne vint la tirer de ses mains. Elle serait libre de lui infliger de petites tortures de son invention, des raffinements de servitude qu'elle n'avait point eu l'occasion d'appliquer, faute de sujets, et dont elle attendait des résultats merveilleux. Elle se vengerait ainsi en détail et à petit feu de la beauté, de la grâce, de la richesse, de tout ce qu'elle n'avait pas et enrageait de voir chez autrui. La belle issue pour ses haines et ses envies rentrées! la belle revanche contre ses désappointements!

Quand les idées de Mlle Pulchérie eurent pris cette direction, elle devint tout autre. Sa figure s'épanouit; elle sourit presque à Sigismond. Autant elle avait éprouvé d'éloignement pour la combinaison proposée, autant elle était alors portée à l'accepter. C'était l'ogre des contes de fées au moment où il sent la chair fraîche. Il ne lui restait plus qu'un scrupule, et elle s'en expliqua sur le champ; elle doutait de son frère et craignait ses retours.

— Sigismond, lui dit-elle d'un ton radouci, tout cela est bien; mais peut-on compter sur vous?

Elle attendit sa réponse en plongeant son œil dans les siens, comme pour y mesurer le degré de fermeté qu'on pouvait attendre le lui:

— On peut y compter, Pulchérie, répondit Sigismond avec une résolution qui parut satisfaisante sa sœur.

— Vous ne reviendrez pas sur vos conditions? reprit-elle. Le programme est bien arrêté?

— Bien arrêté.

— Vous me remettez la direction de votre maison? là, sans réserve.

— Je vous la remets.

— Et vous m'abandonnez votre femme en tout et pour tout?

— Je vous l'abandonne.

— Quoi qu'il arrive, Sigismond?

— Quoi qu'il arrive, Pulchérie.

— Prenez garde, mon frère, l'engagement peut vous conduire loin.

— J'irai aussi loin qu'il faudra.

— Sur votre honneur?

— Sur mon honneur.

Mlle Pulchérie se recueillit un instant, puis elle prit la pose d'un juge qui va prononcer une sentence:

Eh bien! alors, j'accepte, mon frère!

Cette fois les mots, mon frère, avaient un caractère solennel.

De son côté Sigismond ne crut point superflu de rappeler à quel prix et sous quelles réserves il résignait ses pouvoirs.

— Et vous, ma sœur, lui dit-il, me répondez-vous des suites?

— Je vous en réponds.

— Votre plan?

— Il est là, mon frère, dit-elle en portant la main à son front.

— Vos moyens?

— Vous me verrez à l'œuvre.

## XXI.

Les choses se passèrent comme il avait été convenu. Dès le jour suivant, Mlle Pulchérie quitta le modeste appartement qu'elle avait occupé pendant de si longues années et où elle avait amassé tant de rancunes contre le genre humain. Elle dit adieu à tout ce qui avait été témoin de ses imprécations solitaires et de ses défis jetés à un monde qui l'avait méconnue. Si elle y rentrait un peu tard, elle était bien résolue à faire payer ce délai avec usure aux personnes qui lui tomberaient sous la main.

On sait à quel titre elle devait résider à l'hôtel Montréal; l'engagement fut tenu; elle eut tous les honneurs de la guerre. La livrée reçut une consigne générale: c'était d'obéir strictement à Mlle Pulchérie. Que la comtesse y acquiesçât ou non, qu'elle en fût satisfaite ou mécontente, l'ordre de la sœur devait toujours prévaloir sur celui de la femme; toute infraction à ce sujet serait punie par un congé immédiat. La véritable maîtresse désormais, celle à qui devait rester le dernier mot, était Mlle Pulché-

rie; hors de la point de salut pour la domesticité, et on l'eut bientôt compris. Huit jours ne s'étaient pas écoulés que tous les gens de l'hôtel, depuis les femmes de chambre jusqu'aux palefreniers, savaient d'où soufflait le vent et y conformaient leurs allures.

Sigismond avait rempli ses obligations; Pulchérie s'exécuta à son tour. Cet empire qu'on lui livrait, elle l'exerça sur-le-champ contre la jeune femme, et y mit une habileté voisine du génie. Non-seulement Clémence ne compta plus dans la maison et n'y trouva plus de serviteurs dévoués, mais elle s'y vit enchaînée dans ses propres actes, dans ses propres mouvements; elle ne disposait plus d'elle-même, elle ne s'appartenait plus. Se devait-elle? elle trouvait Pulchérie à ses côtés. Faisait-elle un pas? elle l'avait sur ses talons. Qui voyait la femme, voyait la sœur; l'une n'allait jamais sans l'autre. Au jardin, dans les salons, en haut, en bas, toujours elles marchaient de compagnie, comme ces navires qui, en temps d'hostilités, vont de conserve et se gardent réciproquement.

Quelque portée que fût Pulchérie aux airs bourrus, quand elle s'abandonnait à ses instincts naturels, elle réussit cette fois à se vaincre, et prit un masque afin de mieux assurer l'effet de ses coups. Il lui en coûtait sans doute, mais c'est à ce prix que la puissance s'acquiert et se maintient. Elle affecta donc un beau zèle pour tout ce qui regardait Clémence, se prodigua en témoignages d'affection, montra de l'intérêt pour les plus petites choses et donna l'amitié pour déguisement à ses impitoyables assiduités. Son grand cheval de bataille était la santé de la jeune femme, et elle s'en autorisait pour pousser les choses jusqu'aux plus tyranniques inquiétudes. Puis c'était des remarques à tout propos; les moindres vétilles devenaient de très grosses affaires. Un rhume, si léger qu'il fût, prenait des proportions inouïes, des yeux cernés étaient l'objet de commentaires sans fin. Chaque jour amenait une découverte de ce genre et des réflexions à l'appui. Clémence était pâle, Clémence ne mangeait pas assez, Clémence ne se soignait pas comme elle l'aurait dû; Clémence avait tort de ne pas se vêtir plus chaudement. Jamais créature ne fut mieux assassinée à coups d'épingle, et tout cela avec des formes et un ton mielleux qui y ajoutaient d'intolérables raffinements. Pulchérie avait trouvé, pour dire: ma sœur, un accent au moins aussi curieux que pour dire: mon frère, et marqué au coin de la



tendresse la plus désobligeante que l'on puisse imaginer.

La comtesse, dès le premier jour, comprit le sort qui l'attendait; elle était vouée à un lent martyre, où le fiel et l'absinthe ne lui manqueraient pas. Elle se résigna; qu'aurait-elle pu faire, si ce n'est de se résigner? Où trouver un refuge, un appui? Les débris de sa famille étaient réunis à l'hôtel Montréal; elle ne pouvait aller ailleurs, ni sans éclat, ni sans scandale. Puis, en s'interrogeant, elle découvrait dans son cœur une faiblesse qui ne lui permettait pas de s'exposer aux périls d'une indépendance plus grande et qui rendrait suspecte, aux yeux du monde, même la rupture la mieux motivée. Elle s'inclina donc devant le destin, avec l'espoir de le désarmer à force de patience. Le temps est souverain pour de telles guérisons; il apporte le calme et l'oubli, et a du baume pour toutes les blessures.

Cependant il lui restait une dernière démarche à faire: sa parole était donnée, il fallait la dégager. Gaston l'attendait au rendez-vous, accordé un peu à la légère. Comment le prévenir? surveillée comme elle l'était? Ecrire eût été le comble de l'imprudance. Elle n'avait autour d'elle personne qui ne fût disposée à la trahir. Mieux valait se rendre où elle avait promis d'aller; c'était une entrevue d'adieux où elle pouvait marcher le front haut et la conscience pure. Cette résolution une fois prise, elle fit ses préparatifs. Son espoir était de déjouer, par une sortie matinale, la surveillance de sa belle-sœur. Elle se leva aux bougies et quitta son appartement que le jour n'était pas fait. Quelle fut sa surprise de trouver Pulchérie debout et sous les armes!

— Ah! c'est vous, ma sœur, dit celle-ci en la voyant.

— J'ai l'habitude d'aller à la première messe, répondit Clémence avec un certain embarras.

— Et moi aussi, ma sœur. Comme ça se rencontre! La voiture est en bas. Nous irons à la chapelle du couvent. Venez!

## XXII.

L'histoire cite, comme un des supplices les plus ingénieux qui soient sortis de l'imagination des hommes, celui qu'un empereur païen infligea aux catéchumènes qui se refusaient à l'adoration des idoles. Vivants, on les liait à des cadavres et ils expiraient dans ces funèbres embras-

sements. Clémence était livrée à quelque chose de plus terrible encore et de plus cruel: on l'avait liée à un cadavre vivant, mais insensible et froid comme un cadavre; elle n'avait pas seulement une masse inerte à ses côtés; elle sentait palpiter un cœur ennemi et ne pouvait échapper à d'odieuses étreintes.

Dès ce moment, il se fit dans son état un changement tous les jours plus marqué. Ce fut d'abord un ébranlement moral et une grande lassitude de vivre. Pourquoi aurait-elle vécu? Quel intérêt la rattachait à une existence aussi dépourvue et aussi tourmentée? Si elle y tenait par quelques liens encore, c'était dans le passé. Elle se souvenait de ce temps où, heureuse et libre, elle n'avait autour d'elle que des visages affectueux et des volontés empressées. Elle se souvenait de son père, dont elle était l'idole, et qui se faisait une fête de lui obéir, même dans ses caprices. Elle se souvenait aussi, et c'était le rêve secret, de ce compagnon de sa jeunesse dont l'image et le nom se mêlaient aux événements et aux joies des anciens jours. Il lui semblait alors qu'elle se retrouvait, qu'elle reprénait possession d'elle-même; son imagination l'emportait loin de cette prison où on la tenait enfermée, loin de ce joug de fer qui pesait sur elle jusqu'à l'abrutissement. Elle était à cheval, près de lui, courant dans les bois ou sur la grève, aspirant l'air à pleins poumons, parcourant les sites familiers et chantant l'hymne de la délivrance avec une ivresse qu'elle contenait mal. Douces chimères, hélas! trop courtes, et d'où elle revenait plus triste et plus délaissée que jamais.

Il était impossible que cet état de choses, en se prolongeant, n'amenât pas une crise. Quelle que fût la résignation de la victime, un moment devait arriver où sa fierté et sa dignité blessée parleraient encore plus haut. Au début, elle avait pu croire que le système d'étouffement à huis-clos dont on usait envers elle, cesserait, faute d'aliment. Elle comptait sur les bénéfices du temps et sur une patience si exemplaire, qu'elle eût désarmé le persécuteur le plus acharné. C'était mal connaître sa belle-sœur. Pulchérie se lasser, allons donc! Elle avait pour le mal une vigueur et des ressources que rien ne pouvait épuiser; à peine en était-elle à ses préludes. Les coups qu'elle avait portés n'étaient qu'un aiguillon pour porter des coups nouveaux et plus sûrs. Plus elle allait, plus elle y mettait goût et y procédait avec une main plus exer-

cée. Si dure et si asservie que fût la condition de Clémence, Pulchérie trouvait d'ingénieux moyens de l'empirer; elle serrait l'étau jusqu'au vif et l'obsédait chaque jour davantage. Enfin les choses en vinrent au point que la jeune femme résolut d'affronter une explication.

En prenant ce parti, ses illusions n'étaient pas grandes. Elle avait pu juger le rôle que jouait son mari dans ce complot et n'attendait pas beaucoup de sa tendresse ni de sa justice; mais le soin de son honneur ne lui permettait plus de reculer. Elle en était là, que son silence aurait été mal interprété et qu'elle aurait paru s'incliner devant de légitimes représailles. Elle parla donc et alla droit au but. C'était dans un de ces rares moments où elle se trouvait seule avec Sigismond.

— Monsieur le comte, lui dit-elle; avez-vous quelques instants à m'accorder? J'ai à causer avec vous de choses très sérieuses.

Il y avait dans son accent et dans sa pose une dignité si naturelle et une si grande assurance en même temps, que Sigismond en fut troublé et essaya de cacher ce trouble sous une légèreté apparente:

— Des choses sérieuses, vous, Clémence! est-ce croyable? dit-il.

— Très sérieuses, Monsieur le comte! êtes-vous disposé à les écouter? poursuivit la jeune femme sans s'arrêter à ce ton railleur.

— Mais, sans doute, sans doute! Aujourd'hui comme toujours. Entre nous, c'est de droit. Il n'est pas besoin d'y mettre tant d'appâts.

— Ainsi ferai-je, Monsieur le comte. Je n'y mettrai point d'appâts, je n'y mettrai que de la franchise. Puis-je espérer que vous en ferez autant?

Les rôles semblaient intervertis; c'était le comte qui cédait du terrain, tandis que la comtesse allait droit au but. Elle continua:

— Monsieur le comte, dit-elle, je n'aime pas la plainte et je m'en suis défendue aussi longtemps que je l'ai pu; même en ce moment, je ne me plains pas; c'est une faveur que je viens vous demander.

— Une faveur?

— Vous saurez laquelle! Permettez-moi seulement de vous rappeler à quel titre je la demande et pourquoi j'y tiens.

— Dites! dites! on n'est pas plus solennel que vous.

— Quand mon père vous choisit pour son gendre, Monsieur le comte, il dut croire que vous

comprendriez l'étendue des obligations que vous imposait ce choix. J'étais trop jeune alors pour que ma volonté eût une part; mon père désirait ce mariage, cela me suffit. J'étais heureuse de le voir heureux. Il me donna à vous et assurément à votre branche une position qu'elle n'aurait jamais pu espérer autrement.

— Des reproches?

— Non, Monsieur le comte, point de reproches, ce serait de trop mauvais goût. Si je rappelle le bienfait, c'est que j'ai à réclamer une grâce qui en sera l'équivalent et qui vous déchargera de toute reconnaissance. Voilà mon titre; est-il suffisant pour vous toucher?

Sigismond marchait d'étonnement en étonnement; jamais Clémence ne lui avait parlé ainsi; cette fermeté, ce langage étaient bien nouveaux de sa part. Pourquoi ces récriminations? Que signifiait ce réveil après un long repos? Autant d'énigmes pour lui, et en vain cherchait-il à les expliquer.

— Où voulez-vous en venir? lui dit-il.

— Vous allez le savoir, répondit-elle. Que vous soyez le maître ici, Monsieur le comte; que vous ayez cherché à l'être le lendemain de la mort de mon père; que vous ayez poussé la chose jusqu'à l'excès et en m'enlevant jusqu'aux plus petites attributions, je n'ai rien à dire; c'est votre rôle, c'est votre droit; vous auriez dû seulement y mettre plus de ménagements et plus d'égards. Comme vous le faites, c'est presque une humiliation pour moi. N'importe, de votre main, je m'y résigne et je l'accepte.

— Allons, Clémence, voilà que vous exagérez.

— Je l'accepte, vous dis-je; que vous faut-il de plus? Mais ce que j'accepte de votre main, je ne saurais l'accepter de la main d'autrui. Non, Monsieur le comte, ajouta-t-elle en répondant à un mouvement de Sigismond, je ne l'accepterai pas. La loi et le devoir me donnent un maître; ils ne m'en donnent pas deux.

— Deux maîtres? Où voyez-vous cela?

— Monsieur le comte, je suis sincère, soyez-le aussi. Oui, deux maîtres! vous savez bien que j'en ai deux. Dans tous les cas, vous seriez le seul à ne pas le savoir. Oui, deux maîtres, je le répète à dessein, et le plus exigeant n'est pas celui qui a le droit de son côté.

En prononçant ces derniers mots, la jeune femme éprouva une sorte de retour. L'image hostile lui apparut; elle tressaillit à ce souvenir. Son cœur se serra, des larmes lui vinrent